

Louisa Reid



RIPOSTE

Traduit par
Clémentine
Beauvais

bayard

BOMBE

la chose se balance au crépuscule.
papa lui flanque un coup de poing le bras tendu,
c'est énorme c'est sombre c'est menaçant,
ça danse,
ça me met au défi
de ne pas reculer.

mes mains sont emballées,
confinées, dans les gants, malaisément –
coriaces, cocons,
lourds, difficiles à diriger.
sérieux ? je dis.
'oui', dit papa, 'pourquoi pas ? pourquoi tu le ferais pas ?'
alors je le fais.

je balance
un premier coup.
le sac s'écarte gracieusement et moi je plonge

direct dans le tapis mou,
doucement, les jambes en plomb.

combien de temps on reste là dans le froid
à s'échauffer.
combien de temps papa patiemment explique
qu'il y a une technique,
que si je veux l'apprendre, je dois m'entraîner.

à quoi bon ? je demande, souffle court, courbatue,
mal aux bras à force de les balancer,
coup après coup après coup, aucun qui porte,
tout qui s'échappe dans l'air.
je serai nulle, je dis, et lui
il saisit mon visage entre ses mains et me regarde.

'quand t'es née', dit papa,
'je savais pas
que je pouvais aimer quelqu'un
à ce point.
ton grand-père est venu te voir
et il t'a jeté un seul coup d'œil et il a dit
celle-là, joe, c'est une sacrée battante
alors va pas me raconter que t'es nulle.
essaie simplement, lil.
tu vois le sac juste là.
imagine que c'est ces filles.
imagine leurs visages.
imagine que tu les réduis en miettes.'

ET TU TE RELÈVES

ça fait des années que je me mords la langue,
plus facile de ravalé sa douleur, de sourire,
que de dire

Non.

C'est faux.

Non. Tu mens.

c'est de cran
que j'ai besoin. est-ce que moi je peux devenir
le genre de fille qui sait
qu'elle a le droit de gagner ?

maman sur le perron,
dans le noir, me regarde.
si moi je peux le faire –
alors elle aussi, peut-être.

d'accord, je dis à mon père, *je vais essayer.*

'bien', il dit,

'une, deux,

comme ça'.

il fait la démonstration, ses vieux gants à lui
rapides, mais assez lents pour que je voie.
et quelque chose change sur son visage,
intense,

il s'élançé à nouveau,

frappe plus fort,

me montre ce que j'ai à faire.

puis une pause, un sourire,

prof, père,

comme si je ne pouvais absolument pas perdre.

'ça fait des années,
je sais pas pourquoi j'ai arrêté.
ta mère,
ça lui plaisait pas trop.
– elle disait qu'elle aimait bien ma cervelle là où elle était,
à l'intérieur de ma tête.'
il se tapote le crâne.
'mais ça fait du bien.
à toi.'

je ne regarde pas papa quand le sac de frappe
s'éloigne à nouveau de moi,
moqueur,
trop agile
et rusé
pour que quelqu'un
l'attrape.

j'essaie encore.

papa est patient, il attend,
mais c'est de ça que tout dépend.

je vois leurs visages sur ce sac, leurs sourires,
leurs sourires menteurs.
stacey.
aidan.
mollie aussi.

je respire mal, bloquée là
avec ce souvenir.

ils s'embrument, se dissipent,
éclats de regard, cils qui caressent
des joues brillantes, longues jambes qui courent trop vite
pour que je les rattrape et les agrippe.
juste une, alors, épingles-en juste une, oui,
peau nette, cheveux sombres, sourire plastique.
et ses yeux
si vastes
et si cruels
qui me regardent depuis tant d'années
puis viennent les murmures, les coups d'œil en coin,
révélateurs.

je cogne dur. je crois que je crie.
papa rit.
'c'est ça ! encore !'
alors je me mets à marteler.
je me balance sauvagement,
follement,
dingue de tout
ce que je pourrais faire. je tiens le
sac, me jette dessus,
je pilonne comme si je voulais l'éclater,
comme si je pouvais le vider de ce qu'il y a dedans
et
pour la première fois
je n'ai pas mal.

COMMENT ÇA SE FAIT

qu'ils me détestent ?
qu'est-ce que j'ai fait ?

les questions se bousculent
derrière mes paupières
quand je suis au lit
à chercher le sommeil
et à murmurer ma prière

*dieu s'il te plaît
fais que quand je me réveille
je sois quelqu'un d'autre*

DEBOUT ET GO

faire ça, ça signifie
s'extraire du lit
trop tôt le matin suivant,
enfiler
un sweat et un jogging,
me traîner au rez-de-chaussée,
pleine de courbatures déjà, de l'arrière des bras
aux épaules, aux cuisses, aux fesses,
chaque parcelle de moi
proteste.

papa est déjà habillé.
la lumière est trop forte.

je plisse les yeux, je bois un jus, je me sens vieille,
avant même d'avoir commencé.

'très bien, allez, on y va.'
je mets des baskets. au moins, dehors, il fait noir.

papa ne pensait pas que je serais aussi lente.

lui c'est pas terrible non plus.

'faut que j'arrête de cloper', il dit
et s'interrompt, tousse, crachote
dans la brume du matin.

on se déplace dans l'ombre,
les lampadaires grésillent et clignent,
il stoppe.

attend.

trotte à nouveau auprès de moi,
sans rien dire. on arrive à faire le tour du pâté de maisons.
je marche un peu, je cours un peu, j'essaie de pas le remarquer
à mes côtés, de ne pas réfléchir
à ce qu'il est en train de se dire.

je m'empêche de déclarer
on abandonne,
oublie ça,
oublie-moi.

BERNADETTE (6)

Et les voilà partis.

Elle est forte ma fille.

Je déglutis,
La peau me picote :
De la fierté, et de la peur.

Ils disparaissent.

Je récupère mon mug,
Je m'assois dans le noir,
Le thé chaud entre mes mains.

Quand elle était petite,
Ma Lily n'aurait pas fait de mal à une mouche.
Des araignées et des fourmis dans ses petites mains en
coupe,
Occupée à sauver des abeilles dans les flaques,
À construire des maisons aux escargots,
Si douce.

Et maintenant

Je dois la regarder
Se tailler un autre chemin.

Joe a raison, je crois.
Quelque chose doit changer.

JOUR 1 : CHECK

'bravo', dit papa quand on rentre. moi je suis une loque.
le soleil se lève, trop de lumière maintenant.
je plisse les yeux pour observer la rue,
scruter fenêtres, route, aucun signe de vie.
personne ne nous a vus.
'même lieu, même heure, demain', il dit.
son expression est ferme.
il se penche, passe un bras autour de moi.
'fier de toi', il me dit.
je me dégage.
arrête. je pue.

ça fait du bien de me rincer de tout ça.

ça fait moins de bien de savoir que maintenant il y a cours.
les cours ça arrive quoi que tu fasses.
 'plus qu'une année, mon chou',
dit maman en me tendant mon sac.
 'ça va passer. tout cela va passer.'

je lui souris, je hoche la tête.
je sais. merci, je dis.
et je me demande si
je suis trop jeune pour vouloir accélérer ma vie.

BRUIT

'c'est pas simplement de la violence', dit papa à maman,
'c'est prendre le contrôle.

gérer des choses

difficiles à gérer.'

il flanque une claque à la table.

ça ne ressemble pas à papa.

papa, il ne donne pas dans les sentiments,

il demande comment ça va et tout ce qu'il entend

c'est **ça va**.

en fait, j'aurais pensé qu'il éviterait

à tout prix la douleur ;

je ne l'ai jamais vu pleurer.

ils continuent à s'écharper.

il arrache la robe des mains de maman,

la rangée de perles minuscules qu'elle coud depuis des
semaines,

et

quelque chose se déchire

et

quelqu'un pousse un cri.

c'est nouveau, ça, les entendre ne pas

être d'accord.

'je ne veux pas qu'elle croie que c'est une bonne chose',
dit maman.

'ma fille n'est pas du genre à se battre.
elle pourrait se blesser.'

papa parle, trop ferme – ça me fait frissonner.

'notre fille
est déjà
blessée,
bernie.'

et puis
silence.

je devrais y aller, leur dire de se taire,
que je n'ai pas besoin qu'ils parlent
de moi.
mon père persiste, insistant, strict.
'et il faut qu'elle fasse quelque chose.
sinon, tous ces petits cons, ils ne feront
que continuer.'

la voix de maman s'élève,
vieille ritournelle,
'juste une année encore. c'est tout,
et puis elle pourra partir,
pour un nouveau lycée. se faire de nouveaux
amis...'

papa l'interrompt.
'mais il y en aura d'autres, non ?
hors de question.
c'est dur la vie.
faut qu'elle soit forte.
qu'elle se défende.'